

## **La politique des Achéménides**

### **L'exploration prélude de la conquête**

*Par † Victor Martin, Genève*

La théorie politique qui se dégage des déclarations des souverains perses peut être formulée ainsi: tout peuple étranger est promis à la domination du Roi qui le possède déjà virtuellement selon la promesse d'Ahuramazda. Il n'a donc qu'à exiger la reconnaissance de son droit ou à l'imposer si elle est contestée; toute transaction juridique avec l'intéressé est exclue. On va voir que la pratique des souverains perses dans leurs rapports avec les nations étrangères, tout au long de l'histoire de l'empire, n'est que l'application de cette théorie. Mais avant de procéder à cette étude, une question se présente. Qu'était-ce que le monde pour un monarque perse? Avait-il une figure définie? Un Darius ou un Xerxès pouvaient-ils savoir d'avance, quand ils prenaient possession du trône, à quoi les engageait leur prétention de dominer la terre entière?

Les inscriptions royales nous ont appris qu'Ahuramazda a fait don au souverain achéménide de «tous les royaumes de la terre», l'invitant ainsi à en prendre possession. Il convient de s'arrêter un moment sur les conséquences pratiques, dans les conditions de l'époque, d'une pareille faveur divine. Elle ne constitue pour le moment qu'un droit, indiscutable et sacré, il est vrai, mais encore théorique à l'égard de beaucoup de peuples. Il s'agit, pour le souverain qui en est investi, de le faire valoir. Ces peuples promis à sa domination, il en est de proches dans l'espace et qui lui sont familiers; d'autres, plus éloignés, n'ont pour lui qu'une physionomie indécise; d'autres enfin sont encore à découvrir, mais toutes ces catégories sont destinées à passer tôt ou tard sous la domination du Grand Roi: telle est la volonté de Dieu.

Mais qu'était-ce, à ses yeux, que «le monde»?

Il ne faut pas concevoir le monde tel que pouvait se l'imaginer un Achéménide du VI<sup>e</sup> s. av. J. C. à l'image de notre mappemonde du XX<sup>e</sup> s., mais plutôt à cette image gravée sur la table de bronze qu'Aristagoras fit voir au roi de Sparte Cléomène en 500 avant notre ère, et qui figurait le contour de la terre avec ses mers et ses fleuves. Due probablement à Hécatee de Milet, cette figure correspondait

---

\* Dans les derniers temps de sa vie, M. Victor Martin a travaillé à la rédaction d'un ouvrage sur la politique étrangère des Achéménides. Il avait l'intention d'en publier certaines parties dans notre revue, dont il fut un des fondateurs et à laquelle, par ses précieux conseils et sa collaboration active, il apporta dès le début une aide efficace. Nous sommes heureux de réaliser aujourd'hui, au moins en partie, le vœu de notre regretté collègue en présentant à nos lecteurs un chapitre de l'étude sur les Achéménides, restée malheureusement inachevée. M. Olivier Reverdin a bien voulu revoir le texte et le mettre au point pour l'impression. Nous l'en remercions sincèrement.

La rédaction

approximativement à une portion de la surface du globe terrestre comprise entre les quinzième et quarante-cinquième parallèles, limitée à l'Ouest par le détroit de Gibraltar, à l'Est par la vallée de l'Indus. Il s'agit, comme on le voit, avant tout du bassin de la Méditerranée avec ses dépendances immédiates, plus une partie de l'Asie antérieure comprenant les vallées du Tigre et de l'Euphrate, la Perse, une partie de l'Arabie et du Turkestan, l'Afghanistan, le Beloutchistan et la vallée de l'Indus, selon notre nomenclature actuelle. Tel était le monde connu par un Grec ionien à l'aube du Ve siècle. Un monarque oriental, au même moment, n'en pouvait savoir davantage. Il y a tout lieu de penser que ses connaissances géographiques étaient même plutôt moins étendues. De plus, pour le Grec comme pour l'Iranien, les confins de cet espace étaient complètement indéterminés<sup>1</sup>. Des terres encore inconnues pouvaient s'y déployer à l'infini, jusqu'à ce fleuve Océan qui, depuis Homère, passait pour encercler le disque de la terre.

Quoi qu'il en soit de l'étroitesse de cette vision du monde comparée à celle des siècles futurs, la monarchie achéménide, au temps d'un Darius, était encore loin de lui être coextensive. Or la volonté d'Ahuramazda faisait un devoir à la dynastie de se prescrire comme objectif de faire coïncider la frontière de son empire avec celle du monde dans sa totalité. Pour y parvenir, il y avait encore bien de la besogne à accomplir. L'indétermination des limites de l'*oikouménē* ouvrait notamment à son activité conquérante un espace presque infini.

Un Darius ou un Xerxès devait se représenter le monde comme une surface plane où son imagination pouvait distinguer trois cercles concentriques. Au centre, la Perse métropolitaine et ses dépendances immédiates déjà incorporées. Deuxième cercle, les nations connues par contact direct ou par ouï-dire, non encore incorporées; au delà, une frange d'une étendue indéterminée, sur laquelle les rapports, s'il y en avait, devaient être des plus fantastiques. Dans les deux premiers cercles, il pouvait s'avancer avec une relative assurance. Pour aborder le troisième, il convenait de prendre certaines précautions et, tout d'abord, de se renseigner.

En un temps où la cartographie était encore, sinon tout à fait inexistante, du moins des plus rudimentaire<sup>2</sup>, la conquête du monde ne pouvait se faire que par étapes, empiriquement, au fur et à mesure des découvertes et des informations. Sur certaines contrées d'antique civilisation comme l'Égypte, dont les relations avec la Mésopotamie étaient séculaires, un Cyrus pouvait déjà être assez bien instruit. On en connaissait le chemin. Dans d'autres directions, il ne pouvait en être ainsi. C'est seulement après avoir assujéti une contrée que le conquérant s'apercevait qu'il n'était encore qu'à pied d'œuvre, et que de nouvelles régions, occupées par de nouvelles nations, attendaient leur assujettissement. Certains épisodes de la conquête de la Lydie par Cyrus sont à cet égard fort instructifs.

<sup>1</sup> Hérodote (III 25, 1) reproche à Cambyse, à propos de son expédition contre les Ethiopiens, de s'être aventuré à la légère *ἐς τὰ ἔσχατα γῆς*. Cf. également ce qu'Hérodote dit de la Scythie, dont personne ne saurait préciser l'étendue ni énumérer les peuples (en part. IV 25, 1; 40, 2; 45, 4; 53, 4; V 9, 1).

<sup>2</sup> Cf. Kubitschek, RE s.v. *Karten* § 18 et Philologus 60 (1911) 529.

Une fois établi en vainqueur à Sardes, capitale de Crésus, le souverain voit arriver une députation de Sparte. Sans doute connaît-il déjà en gros l'existence de la Grèce d'Europe par ses pourparlers avec les villes ioniennes sujettes de Crésus, mais ses connaissances sont encore imprécises. Il s'enquiert pour savoir qui sont ces Lacédémoniens et quel est leur nombre. L'information reçue, il congédie dédaigneusement ses interlocuteurs en leur annonçant leur prochain asservissement<sup>3</sup>. La menace ne s'exécute pas tout de suite: une révolte de Babylone rappelle le Roi de ce lointain théâtre d'opérations occidental; il laisse à ses lieutenants le soin de prendre possession de tout le pays d'alentour. Ceux-ci s'aperçoivent tout de suite que la mer Egée n'est pas une limite absolue, mais bien plutôt un chemin vers de nouvelles régions à conquérir. En effet les îles adjacentes (à l'exception de Samos), épouvantées par le sort des villes côtières, se donnent sans résistance à l'envahisseur<sup>4</sup>. Ainsi était amorcée l'étape suivante de la conquête. Elle fut entreprise par Darius, Cambyse, le successeur immédiat de Cyrus, ayant porté son effort vers l'Égypte et l'Afrique du Nord. Dès qu'il fut solidement en possession du trône royal, Darius s'engagea dans une expédition contre les Scythes établis au Nord-Ouest du Pont-Euxin, au delà du Danube.

Conformément à sa conviction d'avoir reçu de la divinité la domination universelle, Darius, avant même de s'engager dans les plaines de Scythie, s'en proclamait déjà le possesseur. Sur la stèle qu'il avait fait ériger à l'embouchure du fleuve *Τέαρος* (Kryonéro, Sicakdere), il se présentait en ces termes: «Darius, fils d'Hystaspe, Roi des Perses et de toute la terre ferme<sup>5</sup>».

Hérodote, et les modernes après lui, ont cherché des motifs politiques, stratégiques ou économiques à cette entreprise qui, pour nous, s'inscrit dans le programme normal imposé aux Achéménides par leur doctrine politico-religieuse. Maîtres de l'Asie mineure, les officiers de Cyrus n'avaient pu manquer de s'apercevoir qu'au delà des Détroits et de la Propontide s'étendaient de vastes territoires sur lesquels (tout au moins en ce qui concerne leur frange maritime), les Grecs avaient pu leur donner des informations. Les mesures préparatoires ordonnées par Darius, notamment la construction du pont sur le Bosphore<sup>6</sup>, montrent du reste que les Perses s'étaient déjà rendus maîtres de la rive septentrionale de la mer de Marmara, de la Chersonèse de Thrace et même du littoral plus ou moins hellénisé de la mer Noire jusqu'aux bouches du Danube où le Roi avait ordonné aux Ioniens venus par mer de jeter un pont sur le fleuve<sup>7</sup>, car l'armée perse, cheminant jusque-là à travers la Thrace, ne paraît avoir rencontré aucune résistance sérieuse<sup>8</sup>.

Le Danube franchi, les difficultés commencèrent. Darius ne réussit pas plus contre les Scythes européens que Cyrus contre les Massagètes et Cambyse contre les Nu-

<sup>3</sup> Her. I 152, 3sq.; cf. Diod. IX 36.

<sup>4</sup> Her. I 169; pour Samos, cf. III 39sqq. 120sqq. 149sqq.

<sup>5</sup> Her. IV 91, 2.      <sup>6</sup> Her. IV 83, 85.      <sup>7</sup> Her. IV 89.

<sup>8</sup> Her. IV 93: *οἱ μὲν γὰρ δὴ τὸν Σαλμυδησοῦν ἔχοντες Θρήικες καὶ ὑπὲρ Ἀπολλωνίης τε καὶ Μεσαμβρόλης πόλιος οἰκημένοι, καλεούμενοι δὲ Σκυρομάδαι καὶ Νιψαῖοι, ἀμαχητὶ σφέας αὐτοὺς παρέδοσαν Δαρείῳ· οἱ δὲ Γέται πρὸς ἀγνωμοσύνην τραπόμενοι αὐτίκα ἐδουλώθησαν ...*

biens. En ce qui concerne ces peuples, l'ordre d'Ahuramazda ne fut pas accompli. Darius avait exécuté en Scythie une démonstration militaire, assez coûteuse, il est vrai. Cela pouvait suffire pour son amour-propre. De même, Xerxès reviendra satisfait d'avoir brûlé Athènes, masquant ainsi l'échec de son expédition, qui visait à la conquête.

Après l'aventure scythe, Darius retourna vers l'Est, laissant sur les lieux Mégabaze, promu stratège de la région hellespontine, avec mission de soumettre à son maître tous « ceux qui ne médisaient pas encore », c'est-à-dire tous ceux qui n'avaient pas accepté bénévolement la souveraineté du Roi. En conséquence, il imposa son autorité aux tribus côtières du Nord de l'Égée, mais sans pouvoir la pousser loin vers l'intérieur. Continuant à avancer vers l'Ouest, il obtint sans coup férir la soumission du roi de Macédoine Amyntas<sup>9</sup>. L'empire touchait ainsi à la Thessalie. Que Darius eût l'intention d'en fixer la frontière à cet endroit ne peut se concevoir. Les paroles de Cyrus aux envoyés de Sparte demeuraient valables. La Grèce était un des objectifs de l'impérialisme perse. Darius ne l'avait pas perdu de vue<sup>10</sup>. Les entreprises de Mégabaze ne pouvaient être que le prélude d'une invasion. Elles préparaient la route. Hérodote rapporte que Darius tenait Mégabaze en si haute estime qu'il dit un jour que la possession de beaucoup de serviteurs de son espèce lui causerait plus de joie que la soumission de la Grèce<sup>11</sup>. Il se préparait donc à la tenter.

Mais au delà de la Grèce balkanique, il y avait la Grande Grèce sicilienne et italique. De cela aussi, Darius devait avoir entendu parler en Ionie, sinon déjà auparavant<sup>12</sup>. Nous allons voir fonctionner, à propos des vues du monarque sur ces régions lointaines, une pratique dont l'histoire des Achéménides offre plus d'un exemple : l'exploration, prélude de la conquête ou, si les populations s'y prêtent, de l'annexion pacifique immédiate. En effet, l'exploration du monde est la condition indispensable de la prise de possession de celui-ci, tâche qu'Ahuramazda assigne au Grand Roi.

D'après Hérodote, ce serait à l'instigation de son épouse Atossa, désireuse de posséder des esclaves grecques, que Darius aurait décidé de faire reconnaître ces parages<sup>13</sup>. Si on laisse au vieux conteur la responsabilité de ce motif romanesque, on peut tirer de son récit la relation d'une entreprise fort plausible. Darius avait à sa cour un médecin grec de Crotona, Démocédès, qu'il estimait fort parce qu'il l'avait guéri, et la reine aussi, de diverses maladies. Il lui confia la direction d'une expédition d'exploration du littoral hellénique. Outre Démocédès, la mission comprend quinze notables perses. Les participants, qualifiés d'observateurs (*κατάσκοποι*), feront, à leur retour, rapport au Roi sur tout ce qu'ils auront appris et

<sup>9</sup> Her. V 17sqq.

<sup>10</sup> Her. VI 44, 1; IV 48; 94, 1.

<sup>11</sup> Her. IV 143, 2.

<sup>12</sup> Diod. X 19, 5; Her. VI 24, 1: Scythès, roi de Zanelè, capturé par Hippocratès, tyran de Géla, se réfugia auprès de Darius; Her. V 106, 6: Histiee promet à Darius de lui livrer la Sardaigne (comp. VI 2, 1).

<sup>13</sup> Her. IV 133sqq.

vu. Darius ajoute ces paroles significatives: « Ensuite, je me tournerai contre eux en connaissance de cause »<sup>14</sup>. L'expédition militaire suivra celle d'information.

La mission s'embarque à Sidon en Phénicie sur deux croiseurs (τριήρεις). Ils sont accompagnés d'un grand vaisseau de charge (γαῦλος) rempli de toute sorte de biens, sans doute des cadeaux destinés à faciliter les contacts avec les populations chez lesquelles on abordera. La flotille met le cap sur la Grèce, longe les côtes, et les commissaires notent au fur et à mesure tout ce qu'ils voient. Leur périple les conduit jusqu'à Tarente en Italie. Là une mésaventure les attend. Le prince de la ville, Aristophilidès, met l'embargo sur les navires et emprisonne les envoyés perses dans lesquels il voit, non sans clairvoyance, des espions (κατάσκοποι). Ces mesures avaient pour but de permettre l'évasion de Démocédès qui ne se souciait pas de rentrer en Perse. Celui-ci réfugié à Crotone, sa patrie, les Perses sont relâchés. Ils poursuivent alors le fugitif, mais ses concitoyens refusent de le livrer. Les Perses leur disent: « Crotoniates, prenez garde à ce que vous faites; vous arrachez un fugitif au Roi. Que pensera Darius d'un tel outrage? Comment vous trouverez-vous de nous avoir dépouillés? Quelle ville attaquerons-nous plus tôt que la vôtre? Laquelle tâcherons-nous de réduire en esclavage avant celle-là? » On le voit: Darius est présenté aux Crotoniates comme un maître auquel ils doivent obéissance<sup>15</sup>.

Cette menace reste sans effet, et les envoyés perses, après d'autres péripéties qu'il est inutile de rappeler, regagnent finalement leur pays. De cet épisode, il faut retenir la menace formulée envers les Crotoniates. Par leur refus d'obéir à ses émissaires, ils se sont conduits en rebelles à l'égard du Roi. Ils ne doivent attendre de lui que la guerre. Hérodote termine son récit par cette remarque caractéristique: « Ceux-ci furent les premiers Perses qui arrivèrent d'Asie en Europe, et ils y vinrent en observateurs » (ou espions, κατάσκοποι)<sup>16</sup>. La date de cette expédition est malheureusement inconnue.

On l'aura remarqué: les émissaires de Darius s'adressent aux Crotoniates dans les mêmes termes que Cyrus aux Spartiates. Quand ses interlocuteurs ne manifestent pas d'emblée un esprit de parfaite soumission, le Roi ou ses envoyés les traite aussitôt en ennemis déclarés, promis à la visite de ses armées. Nous y reviendrons.

Le voyage de Démocédès est loin d'être le seul indice des visées conquérantes de Darius du côté de l'Europe. Ephore les lui attribue explicitement: « Darius, maître de presque toute l'Asie, désirait asservir l'Europe. Animé d'une passion insatiable d'agrandissement, et confiant dans la grandeur de la puissance perse, il convoitait la terre entière, estimant honteux, quand les rois ses prédécesseurs, disposant de ressources inférieures aux siennes, avaient vaincu les plus grands peuples, que

<sup>14</sup> Her. III 134, 6: *καὶ ἔπειτα ἐξεπιστάμενος ἐπ' αὐτοὺς τρέφομαι.*

<sup>15</sup> Her. III 137, 2: *Ἄνδρες Κροτωνιῆται, ὁρᾶτε τὰ ποιέετε· ἄνδρα βασιλέος δορυπέτην γενόμενον ἐξαιρέεσθε. καὶ κῶς ταῦτα βασιλεὺς Δαρείῳ ἐκχρήσει περιωβρῖσθαι; κῶς δὲ ὑμῖν τὰ ποιούμενα ἔξει καλῶς, ἣν ἀπέλησθε ἡμέας; ἐπὶ τίνα δὲ τῆσδε προτέραν στρατευσόμεθα πόλιν; τίνα δὲ προτέραν ἀνδραποδίξεσθαι πειρησόμεθα;*

<sup>16</sup> Her. III 138, 4.

lui-même, en possession de forces telles que personne avant lui n'en avait, n'accomplît aucune action d'éclat<sup>17</sup>.»

Ce programme est en tous points conforme aux sentiments que le prince exprime dans ses inscriptions royales. Que l'expédition de Mardonius, en 492, ait eu un objectif plus étendu que la conquête ou la reconquête du littoral nord de l'Égée, comme le dit Hérodote, n'est donc nullement invraisemblable<sup>18</sup>. Les échecs subis sur terre et sur mer suffirent pour expliquer la remise du projet à une date ultérieure. Lorsque, avant l'éclatement de l'insurrection ionienne, Artaphernès, encouragé par Histiee de Milet, propose à Darius une expédition contre Naxos, il lui explique que l'occupation de cette île importante lui procurera non seulement la possession des Cyclades, mais encore une base de départ pour conquérir l'Eubée<sup>19</sup>. Quant à la Grèce péninsulaire, il est clair que Darius en préparait l'incorporation à l'empire puisqu'il fit précéder l'expédition de Datis et Artaphernès, en 490, par l'envoi d'émissaires chargés de requérir des cités l'octroi de la terre et de l'eau<sup>20</sup>. Ses intentions du côté de la Grande Grèce et au delà sont révélées par l'expédition de Démocédès. Histiee d'ailleurs lui avait promis de lui soumettre la Sardaigne<sup>21</sup>, habile moyen de faire sa cour à un monarque animé des sentiments que nous venons de voir.

Sur la Sicile, il pouvait être renseigné par Scythès, tyran de Zancle, réfugié à sa cour et qu'il estimait<sup>22</sup>; sur l'Italie, par son médecin crotoniate<sup>23</sup>.

Revenons à l'exploration. Hérodote nous fait connaître un autre périple entrepris aussi sur l'ordre de Darius. Ce prince chargea, nous dit-il, un certain Skylax, originaire de Caryanda en Carie, accompagné d'hommes de confiance, de reconnaître le cours de l'Indus jusqu'à son embouchure, puis, parvenu à celle-ci, de naviguer sur l'Océan, cap à l'Ouest. Ce voyage les conduisit en deux ans et demi jusqu'à l'Isthme de Suez. Les explorateurs avaient donc longé la côte d'Arabie sur toute son étendue, depuis le golfe Persique jusqu'au fond de la mer Rouge. Et l'historien conclut en ces termes: «A la suite de ce périple, Darius subjuga les Indiens, et se servit de cette mer»<sup>24</sup>. Ici encore l'exploration précède et prépare la conquête. De celle-ci, en ce cas, nous ne savons rien, sauf que, sous Darius, les Indiens formaient la vingtième satrapie et versaient annuellement au trésor royal trois cent soixante talents d'or en paillettes<sup>25</sup>.

<sup>17</sup> Diod. X 19, 5: «Οτι Δαρείος τῆς Ἀσίας σχεδὸν ὅλης κυριεύσας τὴν Εὐρώπην ἐπεθύμει καταστρέφασθαι. τὰς γὰρ τοῦ πλεόντος ἐπιθυμίας ἀπλήστους ἔχων καὶ τῷ μεγέθει τῆς Περσικῆς δυνάμειως πεποιθὼς, περιελάμβανε τὴν οἰκουμένην, αἰσχυρὸν εἶναι νομίζων τοὺς πρὸ αὐτοῦ βεβασιλευκότας καταδεστέρας ἀφορμὰς κτησαμένους τὰ μέγιστα τῶν ἐθνῶν καταπεπολεμηκέναι, αὐτὸν δὲ τηλικαύτας ἔχοντα δυνάμεις ἡλίκα οὐδεὶς τῶν πρὸ αὐτοῦ ἔσχε μηδεμίαν ἀξιόλογον πράξιν κατειργάσθαι.

<sup>18</sup> Her. VII 9 a, 2: Mardonius dit à Xerxès, en lui parlant de cette campagne: καὶ μοι μέχρι Μακεδονίης ἐλάσαντι καὶ ὄλλγον ἀπολιπόντι ἐς αὐτὰς Ἀθήνας ἀπικέσθαι οὐδεὶς ἠντιώθη ἐς μάχην.

<sup>19</sup> Her. V 31, 3.

<sup>20</sup> Her. VI 48.

<sup>21</sup> Her. V 106, 6; cf. VI 2, 1.

<sup>22</sup> Her. VI 24, 1.

<sup>23</sup> Her. III 131 sq.

<sup>24</sup> Her. IV 44.

<sup>25</sup> Her. III 94, 2.

Hérodote a parfaitement raison de dire «la plus grande partie de l'Asie fut découverte par Darius»<sup>26</sup>. Cependant, comme Alexandre, son imitateur, il ne dépassa pas le bassin de l'Indus. Au temps d'Hérodote, l'Inde orientale passait pour un désert et l'on n'en savait encore rien.

Ctésias parle d'une expédition ordonnée par Darius dans le pays des Scythes au delà du Pont-Euxin, dont la direction fut confiée au satrape de Cappadoce Ariaramnès. Cette expédition aurait précédé la grande invasion, ce qui est fort vraisemblable. Ariaramnès ramena des prisonniers dont on avait sans doute l'intention d'obtenir des renseignements<sup>27</sup>.

Avant Darius, Cyrus et Cambyse n'avaient pas procédé autrement. Bien que le premier fût déjà en guerre avec Crésus à l'armée duquel il s'était heurté sur le fleuve Halys, nous le voyons, avant d'aller plus avant vers l'Ouest, envoyer chez lui «des hérauts pour inspecter sa puissance»<sup>28</sup>. Il s'agissait évidemment de reconnaître les lieux et de se rendre compte des forces militaires du roi de Lydie. Les émissaires de Cyrus apportaient en même temps l'offre du pardon du Roi pour les fautes passées de Crésus (c'est-à-dire sa résistance à l'invasion perse) et même sa désignation comme satrape de Lydie, s'il se présentait humblement «à la Porte du monarque et se reconnaissait, comme les autres, son esclave»<sup>29</sup>. La réponse négative de Crésus scella son destin.

Cambyse, comme nous l'avons déjà dit, dirigea son attention sur la vallée du Nil et l'Afrique du Nord.

Depuis le règne de Cyrus, l'Égypte était, pour les Perses, en état de guerre avec eux puisqu'elle avait été l'alliée de Crésus. Il n'y a pas lieu de prendre au sérieux le motif romanesque invoqué par Hérodote (III 1) pour expliquer l'invasion perse. Même si cette alliance n'avait pas pratiquement fonctionné, Amasis, qui l'avait conclue, faisait figure de rebelle aux yeux du Roi, comme d'ailleurs les Spartiates, également liés à Crésus par un traité d'alliance. L'invasion de l'Égypte ne nécessitait donc aucune démarche diplomatique préalable et pas davantage une reconnaissance des lieux, le pays étant connu. La victoire des Perses sur Psamménite qui, entre temps, avait succédé à son père Amasis, entraîna l'annexion de la vallée du Nil à l'Empire. Elle forma la sixième satrapie, dont Xerxès devait par la suite confier le gouvernement à son frère Achéménès<sup>30</sup>. Les peuples voisins de l'Égypte à l'Ouest, Libyens, Cyrénéens, Barcéens, se soumirent sans résistance et payèrent désormais le tribut<sup>31</sup>. Leur territoire fut incorporé à la satrapie d'Égypte. Fidèle à l'expansionnisme traditionnel de sa maison, Cambyse, ces conquêtes accomplies, en projeta aussitôt de nouvelles, en partant des précédentes. A l'Ouest l'oasis d'Ammon, célèbre par son oracle, et, plus loin, Carthage tentaient son am-

<sup>26</sup> Her. IV 44, 1: τῆς δὲ Ἀσίας τὰ πολλὰ ὑπὸ Δαρείου ἐξευρέθη.

<sup>27</sup> Ctes. Pers. 16 ap. Herod. p. 49 Didot, col. 1 (= FGrHist 688 F 13 § 20).

<sup>28</sup> Diod. IX 31, 3: τὴν τε δυναστείαν αὐτοῦ κατασκευομένου.

<sup>29</sup> Diod. IX 31, 3: ἂν ἐπὶ θύρας γενόμενος ὁμοίως τοῖς ἄλλοις ὁμολογῇ δοῦλος εἶναι.

<sup>30</sup> Her. III 10 sq.; VII 7.

<sup>31</sup> Her. III 13, 3.

bition<sup>32</sup>. Hérodote ne signale aucune exploration préalable dans ces directions; sans doute la notoriété de ces établissements rendait-elle la chose superflue. Il fut décidé de procéder d'emblée militairement. Mais ces deux entreprises échouèrent. Contre Carthage, l'expédition n'eut pas lieu: la flotte phénicienne, qui en avait été chargée, refusa, dit Hérodote, de se porter contre une ville issue du peuple qui lui fournissait ses équipages. Cambyse dut céder «parce que l'armée navale dépendait d'eux»<sup>33</sup>. Quant au détachement envoyé vers l'oasis, des tempêtes de sable l'empêchèrent d'accomplir sa mission<sup>34</sup>.

Que, dans l'un et l'autre cas, le dessein de Cambyse ait été l'asservissement, cela ressort des expressions employées par Hérodote. Des Carthaginois, il dit en effet qu'ils échappèrent à l'asservissement par les Perses<sup>35</sup>. Il est probable cependant qu'ils durent plus tard reconnaître leur souveraineté. Quant aux Ammoniens, l'armée envoyée contre eux avait l'ordre de les réduire en esclavage et de détruire le sanctuaire par le feu<sup>36</sup>. Ce traitement est d'ordinaire réservé aux populations qui, refusant d'obtempérer à une première sommation et de faire immédiatement acte de soumission dans les formes prescrites, décident de résister. Hérodote ne nous dit nulle part qu'un ultimatum leur avait été présenté et qu'ils l'avaient rejeté, mais ce peut être, de sa part, une simple omission. Il n'a consacré que peu de place à ces deux épisodes pour se concentrer sur celui des Ethiopiens<sup>37</sup> qui lui fournissait l'occasion de stigmatiser les méthodes brutales de l'impérialisme perse et de leur opposer les maximes du droit international hellénique, dont la valeur était en l'occurrence consacrée par l'échec de l'agresseur. Comparer et opposer les deux systèmes se justifie; mais un historien contemporain moderne recourrait pour le faire à un exposé didactique, plus scientifique sans doute, mais non pas plus instructif que le dialogue dramatique imaginé par le père de l'histoire. Celui-ci d'ailleurs était-il vraiment dupe de son procédé d'exposition? La question mérite d'être posée, mais ce n'est pas ici le lieu de la traiter. Il suffit que nous ne tenions pas ces apologues pour vérité historique, et que nous nous contentions, tout en prenant plaisir à les lire, d'en extraire ce qu'ils peuvent contenir de réalité objective.

La région du haut Nil, en amont de la première cataracte, constituait le troisième objectif que s'était fixé Cambyse. Avant d'y envoyer une armée, il résolut de faire reconnaître ces parages dont on racontait des choses merveilleuses<sup>38</sup>. La reconnaissance fut soigneusement préparée. On la confia à des indigènes d'Eléphantine appelés Ichtyophages, qui connaissaient la langue éthiopienne, et on les munit de présents pour le roi des Ethiopiens<sup>39</sup>. Cette manifestation de courtoisie devait leur

<sup>32</sup> Her. III 17.

<sup>33</sup> Her. III 19, 3: *καὶ πᾶς ἐκ Φοινίκων ἤρτητο ὁ ναυτικός στρατός.*

<sup>34</sup> Her. III 26.

<sup>35</sup> Her. III 19, 3: *Καρχηδόνιοι μὲν νῦν οὕτω δουλοσύνην διέφυγον πρὸς Περσέων.* Cf. Mus. Helv. 20 (1963) 232.

<sup>36</sup> Her. III 25, 3.

<sup>37</sup> Her. III 20 sq.

<sup>38</sup> Her. III 17 sq.

<sup>39</sup> Her. III 20; cf. III 17.

faciliter l'exécution de leur mission, qui était de tout observer. Les pourparlers des émissaires de Cambyse avec le roi des Ethiopiens, tels que les rapporte Hérodote, fournissent un intéressant exemple de présentation selon l'optique grecque de faits qui ont dû se passer en réalité de façon assez différente.

Si on laisse de côté ce développement, on voit assez clairement, à la lumière de ces parallèles, ce qui a dû arriver. Les émissaires de Cambyse ont exigé du roi des Ethiopiens, en des termes plus ou moins diplomatiques, qu'il fasse acte de soumission envers le Roi, sans doute sous la forme ordinaire de l'octroi de la terre et de l'eau. Soupçonnés, à juste titre, d'espionnage et accueillis avec défiance, ils ont essuyé une fin de non-recevoir, peut-être exprimée de la façon symbolique rapportée par Hérodote. L'annexion pacifique avait échoué. Les Ethiopiens ayant refusé de reconnaître la souveraineté universelle octroyée aux Achéménides par Ahuramazda, devaient être réduits par la force des armes. Telle était l'obligation logique qui dictait au souverain achéménide sa conduite en pareil cas. L'expédition militaire qui suivit ne paraît pas avoir donné les résultats escomptés, même si l'échec a été exagéré par la tradition grecque dominée par son désir de montrer la démesure punie. Quoi qu'il en soit, les Ethiopiens ne furent pas annexés à une satrapie. On les trouve placés dans une catégorie spéciale, celle des peuples donateurs de présents<sup>40</sup>. On reconnaîtra là une invention de l'autorité perse pour voiler, afin de ménager son amour-propre, les cas où elle n'avait pu faire triompher sa volonté de puissance de façon complète.

Xerxès paraît avoir voulu marcher sur les traces de Cambyse. Un de ses cousins, Sataspès, fut chargé par lui d'effectuer le périple de l'Afrique en partant par la Méditerranée et le détroit de Gibraltar. Il le franchit donc, doubla le cap Soloeis, que les modernes identifient avec le cap Lantier ou le cap Ghir, et poursuivit sa navigation en direction du Sud pendant plusieurs mois. Mais, comme il n'en voyait pas la fin, il se découragea, rebroussa chemin et revint en Egypte par la même route, rapportant quelques informations ethnographiques<sup>41</sup>. Ce résultat décevant explique peut-être la condamnation prononcée contre lui par Xerxès, car le motif rapporté par Hérodote semble aussi une invention romanesque. Aucune entreprise militaire dans cette direction ne suivit. C'est du côté de l'Europe que Xerxès entendait étendre l'Empire. La Perse avait là de vieux comptes à régler avec Sparte et avec Athènes, qui figuraient depuis longtemps sur la liste des peuples insoumis, révoltés contre l'autorité du Grand Roi et promis à un juste châtement. Il s'agissait de les subjuguier une fois pour toutes. La Grèce entière eût été érigée en satrapie. Mardonius convoitait d'en être le gouverneur. D'ailleurs les Alévades de Thessalie et les Pisistratides exilés d'Athènes excitaient Xerxès contre les Grecs<sup>42</sup>. Cependant les intentions de Xerxès étaient plus ambitieuses. Sparte et Athènes n'étaient pas toute la Grèce. Il y avait autour d'elles d'autres cités ou

<sup>40</sup> Her. III 97. Cf. Maspéro, *Hist. anc. des peuples de l'Or. class.* III 655 sqq.

<sup>41</sup> Her. IV 43.

<sup>42</sup> Her. VII 6.

peuplades destinées à partager leur sort; au delà de la Grèce s'étendait l'Europe, domaine indéterminé déjà entrevu par Darius, que son fils se devait d'incorporer à l'empire<sup>43</sup>.

Dans le récit que fait Hérodote des préparatifs de l'expédition contre la Grèce, on peut relever, à côté de beaucoup de fictions dues à l'auteur, certains détails caractéristiques. Mardonius aurait représenté à Xerxès que «l'Europe était un pays magnifique, portant toute espèce d'arbres fruitiers et digne de n'appartenir à nul autre qu'au Roi»<sup>44</sup>. Langage des plus vraisemblable chez un noble iranien.

Nous ne voulons nullement dire par là que cette conversation entre Mardonius et le Roi soit historique, mais seulement que le propos qui vient d'être rapporté ne contredit en rien l'idée que nous pouvons nous faire de l'état d'esprit d'un membre de la maison royale perse d'après les documents originaux iraniens. Il en est de même lorsque, dans le conseil tenu ensuite par le Roi, réunion, elle aussi, fictive, Xerxès parlant des accroissements successifs que ses prédécesseurs ont procurés à l'Empire, dit que «Dieu les conduisait ainsi»<sup>45</sup> et que, aussitôt monté sur le trône, il s'est préoccupé de les imiter. Ce sont là exactement les dispositions qu'on peut s'attendre à trouver chez un Achéménide nouvellement intronisé. L'expédition qu'il projette a, comme il le dit, un double but: «ajouter à l'empire une région non moins vaste ni moins productive que celle que nous possédons déjà, mais plus rémunératrice encore, et, en même temps, exercer punition et vengeance»<sup>46</sup>. Cette dernière intention se rapporte à la conduite des Athéniens lors de la révolte de l'Ionie et ensuite à Marathon<sup>47</sup>. Le Roi aurait pu ajouter encore les pourparlers d'Athènes avec le représentant de Darius, le satrape Artaphrénès, à l'occasion desquels cette cité s'était déjà comportée, selon l'optique perse, en rebelle. Sparte, nous l'avons vu, s'était mise dans la même situation quelques années plus tôt.

Dans le même discours, Xerxès inclut d'ailleurs le Péloponèse dans son objectif de conquête. Les paroles que lui prête Hérodote à ce sujet valent d'être examinées de près. «Si nous subjuguons ces gens (les Athéniens), dit-il, et leurs voisins qui habitent le pays de Pélops le Phrygien, nous rendrons la terre de Perse limitrophe de l'éther de Zeus, car le soleil ne contempera plus aucune terre limitrophe de la nôtre, mais, avec vous, je les réduirai toutes en une, ayant traversé toute l'Europe. Car j'entends dire qu'il ne restera ni cité ni peuplade capable de nous résister en bataille quand ceux dont j'ai parlé auront été exterminés.»<sup>48</sup>

L'aspiration à la domination universelle, propre aux Achéménides, s'exprime ici sans équivoque. La frontière de l'Empire doit se confondre avec les limites du

<sup>43</sup> Cf. Her. VII 50, 4; 54, 2; 157, 3.

<sup>44</sup> Her. VII 5, 3: *ἡ Ἐὐρώπη περικαλλῆς χώρα καὶ δένδρα παντοῖα φέρει τὰ ἡμέρα ἀρετὴν τε ἄκη, βασιλεί τε μούνω θνητῶν ἀξίη ἐκτῆσθαι.*

<sup>45</sup> Her. VII 8 a, 1: *θεός τε οὕτω ἄγει.*

<sup>46</sup> Her. VII 8 a, 2: *φροντίζων δὲ εὐρίσκω ἅμα μὲν κῦδος ἡμῖν προσγιγόμενον χώραν τε τῆς νῦν ἐκτῆμεθα οὐκ ἐλάσσονα οὐδὲ φλαυροτέρην παμφοροτέρην δέ, ἅμα δὲ τιμωρίην τε καὶ τίσιν γινομένην.*

<sup>47</sup> Her. VII 8 β.

<sup>48</sup> Her. VII 8 γ.

monde habité; tous les peuples, sans distinction, doivent être assujettis au Grand Roi.

En même temps, les paroles de Xerxès témoignent de l'imprécision géographique qu'impliquait pour lui le mot Europe. Tout ce que nous dit Hérodote du Nord-Ouest du continent montre qu'il ne pouvait avoir sur ces régions que les notions les plus vagues<sup>49</sup>. Là encore, Hérodote n'invente pas, ou, s'il invente, il atteint, sans le savoir, la vérité.

Dans la suite de la délibération, Mardonius appuie les projets de Xerxès alors qu'Artabane, son oncle, les combat. Ici, la vraisemblance cesse, car les arguments d'Artabane respirent la pure doctrine grecque de la mesure, sans compter qu'ils représentent une sorte de prophétie post eventum. Artabane exprime la philosophie de l'histoire d'Hérodote. Mais ce dernier revient à la vraisemblance lorsqu'il montre Xerxès rejetant les conseils de prudence d'Artabane par cette déclaration: «Je ne serais pas le fils de Darius, fils d'Hystaspe, fils d'Arsamès, fils d'Ariaramnès, fils de Teispès, fils de Cyrus, fils de Cambyse, fils d'Achéménès, si je ne tirais vengeance des Athéniens»<sup>50</sup>. Tels ont bien dû être les sentiments et les paroles d'un souverain perse dans les circonstances du moment.

Hérodote raconte ensuite l'apparition nocturne par laquelle Xerxès fut plusieurs fois visité, lui enjoignant de ne pas renoncer à marcher contre la Grèce, ordre auquel Artabane finit par se ranger. Nous sommes de nouveau dans la fiction, peut-être inspirée du IIe chant de l'Iliade. Peu après, une nouvelle vision promet au Roi la possession de toute la terre avec les hommes qui l'habitent. Dès lors Xerxès n'hésite plus et pousse les préparatifs de l'invasion. Naturellement, pour le Grec, il s'agit de songes trompeurs, destinés à égarer l'imprudent.

Comme on le voit par ces exemples, l'historiographie grecque nous montre les monarques perses, en parfait accord avec leurs propres déclarations, tous animés du désir d'égaliser leur empire à la terre habitée, et, dans cette intention, lançant des expéditions d'exploration ou de conquête dans toutes les directions. Il en a certainement été ainsi.

Toutefois, ces historiens se trompent et déforment la réalité quand ils attribuent à ces souverains des motifs de pure ambition politique et quand ils les jugent d'après leur éthique grecque, qui voit un signe de déraison dans une ambition démesurée. Ils s'écartent surtout de la vérité historique quand ils prêtent ces conceptions éthico-religieuses à des personnages auxquels elles ne pouvaient être que tout à fait étrangères.

<sup>49</sup> Her. IV 45, 1: *Ἡ δὲ Εὐρώπη πρὸς οὐδαμῶν φανερὴ ἐστὶ γινωσκομένη, οὔτε τὰ πρὸς ἥλιον ἀνατέλλοντα οὔτε τὰ πρὸς βορέην, εἰ περίρρητός ἐστι.*

<sup>50</sup> Her. VII 11, 2: *μὴ γὰρ εἶην ἐκ Δαρείου τοῦ Ὑστάσπεος τοῦ Ἀρσάμεος τοῦ Ἀριαράμνεω τοῦ Τεΐσπεος τοῦ Κύρου τοῦ Καμβύσεω τοῦ Ἀχαιμένεος γεγονώς, μὴ τιμωρησάμενος Ἀθηναίους ...*